

Quand l'édition s'affaiblit, la culture s'appauvrit

■ Dans le paysage culturel, quelle place occupent les maisons d'éditions ? Souvent oubliées, elles ont pourtant un rôle crucial dans la transmission de la culture, des idées, des savoirs.

CLOTILDE GUISLAIN
Directrice
des éditions Mardaga.

Lorsqu'on pense "culture" en Fédération Wallonie-Bruxelles, on pense bien sûr "spectacle vivant": théâtre, opéra, danse, musique; on pense aussi "cinéma/production audiovisuelle"; on pense sans doute -un peu- "arts plastiques"; plus rarement "édition". Ou alors, et c'est tant mieux, "auteurs": d'Amélie Nothomb à Simenon en passant par Schuiten ou Van Hamme. Mais qui connaît, qui défend, qui revendique le travail de ces nombreux tâches de l'édition (combien sont-ils? Quel poids économique représentent-ils? Qui font-ils travailler? Quelle image de notre communauté donnent-ils? Quels savoirs distillent-ils?) dont le métier est avant tout d'être des "passeurs": passeurs d'idées, passeurs d'histoires, passeurs de savoirs, passeurs de patrimoines...?

Maisons aux multiples façades

Avant d'être "passeurs", ils sont aussi détecteurs de projets, coaches et critiques, créateurs, fabricants, communicateurs, vendeurs... Leurs maisons d'édition sont des lieux de débats; lorsque l'une d'entre elles est contrainte à disparaître, c'est souvent un pan entier de la culture qui s'affaisse... Lorsque les éditions A auront disparu, où s'écrira le discours politique divergeant; lorsque les éditions L auront disparu, où les jeunes auteurs publieront-ils leur premier roman? Lorsque les actionnaires des éditions N, E, ou... Mardaga se seront lassés d'être à la fois ministère de la Culture, centre de recherches, innovateurs et banquiers, où se publieront les livres sur le patrimoine, l'architecture, la photographie, les débats d'idées de notre région? Lorsque ceux qui ont porté à bout de bras le projet de

leurs maisons prendront légitimement leur retraite, qui reprendra le flambeau?

La Belgique francophone est un tout petit territoire, pas vraiment un "marché" en réalité. Et les livres exigeants, ceux qui demandent recherches, écriture, mission photos et sont par nature centrés sur notre territoire, à de très rares exceptions près, ne sont pas "finançables" sur les seules ventes en librairie en Belgique francophone.

La survie d'éditeurs locaux est une condition, non certes suffisante, mais nécessaire à la diffusion de richesses culturelles locales. De nombreux auteurs belges, artistiques ou scientifiques, n'ont guère de chances de se voir publiés à Paris ou Amsterdam où les nationaux seront toujours privilégiés.

Un anniversaire... funeste ?

Mort ou vif? Mardaga fête ses 50 ans. Cinquante ans, c'est à la fois immense et infiniment peu! A l'échelle de la vie d'une maison d'édition, cinquante ans ce sont de nombreux auteurs dont les idées ont essaimé, des équipes qui se sont succédé, des librairies qui ont disparu, d'autres qui se sont ouvertes, une vision du monde qui s'est transformée, des nouvelles techniques qui ont bouleversé nos métiers, un marché profondément modifié dans sa structure,

des heures de gloire et des moments plus difficiles... Pour Mardaga, cela signifie près de 2000 titres publiés (et déjà 125 références en livres numériques)!

Bien sûr, nous pourrions à l'occasion de ces 50 ans nous complaire dans l'autocongratulation: un catalogue prestigieux, un fleuron de l'édition en Fédération Wallonie-Bruxelles, un réseau d'auteurs et de collaborateurs de très

grande qualité, une excellente diffusion en France et en Belgique, etc. Et pourtant...

Un défi à relever

En ce qui concerne les éditions Mardaga, l'heure est réellement au défi: dans le contexte économique, culturel et politique actuel, une entreprise telle que la nôtre risque sans doute de disparaître. Des exigences éditoriales apparemment "hors du temps", des paris "hors normes du marché", une volonté éthique maintenue au péril de l'équilibre économique de la société... Ce n'est manifestement pas raisonnable!

Notre objectif n'est pas, n'a jamais été, de dégager des bénéfices plantureux. Il est de maintenir un équilibre qui permette de construire de nouveaux projets. Devons-nous dès lors, après avoir réalisé ces dernières années un colossal effort de redéfinition de notre projet éditorial, rationaliser la gestion de nos stocks, questionner et transformer nos procédures de travail (en ce compris notre présence active sur les canaux numériques), repenser complètement notre politique de communication (nouveau site Internet,

présence sur les réseaux sociaux, travail ciblé vers nos publics), développer des projets davantage en phase avec les attentes du public d'aujourd'hui, renforcer notre image et notre présence en librairie, étoffer notre réseau d'auteurs et intensifier avec eux notre volonté de lisibilité d'ouvrages exigeants vers un public élargi, devons-nous donc aujourd'hui faire le constat d'un défi impossible à relever? Nous ne voulons pas y croire.

L'obligation de se réinventer

Voilà pourquoi nous mettrons dans les prochains mois toute notre énergie à inventer de nouvelles solutions: créer une plateforme coopérative de production et de com-

mercionalisation (avec le soutien des pouvoirs publics?), nous adosser à une structure plus puissante, se battre aux côtés de nos confrères pour que "la filière livre", à l'instar du cinéma et plus récemment des arts du spectacle, soit enfin reconnue comme "industrie culturelle" à part entière et bénéficie à ce titre de mesures favorisant l'investissement tel que le tax shelter (revendication actuellement vitale comme on le sait pour les musées et d'autres acteurs culturels).

Alors oui, fêter nos 50 ans, c'est magnifique mais quel défi stressant dans un proche avenir...

**Leurs maisons
d'édition sont
des lieux de débats;
lorsque
l'une d'entre elles
est contrainte
à disparaître, c'est
souvent un pan
entier de la culture
qui s'affaisse.**